

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 58 (1920)

Heft: 24

Rubrik: Lo vîlhio dèvesâ

Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

PARAÎSSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1862, par L. Monnet et H. Renou

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité
LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, un an Fr. 8.70

ANNONCES : Canton, 20 cent.
Suisse et Étranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

On peut s'abonner au Conteum Vaudois,
jusqu'au 31 décembre 1920 pour

3 fr. 50

en s'adressant à l'administration, Pré-
du-Marché 9, Lausanne.

Sommaire du Numéro du 12 juin 1920. — Le dimanche dans mon village (C. P.-V.) — Lo Vilhio Dévesa : Lé feille du velar ; La sepa dai fénésions. — A propos d'armoiries (A. Kohler). — La vie à bon compte. — Mise au point. — Les machines infernales. — C'était un bien beau temps (Rochardon). — Maille à partir. — FEUILLETON : Fumée, suite (B. Dumur).



LE DIMANCHE DANS MON VILLAGE

IADORABLE chose ! Se réveiller de bon matin, dans le village encore engourdi, mettre le nez à la fenêtre, boire l'air frais et humer les odeurs saines, admirer dans le soleil levant, l'image des blés mobiles, des luzernes appétissantes et des prairies sillonnées de ruisselets ; écouter le babil des moineaux vantards, pillards et piaillards ; saisir au passage le vol d'une hirondelle, aspirer le parfum résineux qu'exhalé le bois voisin ; faire ainsi une collection d'images et de sensations à feuilleter plus tard, dans la grisaille monotone de l'existence de la ville.

* * *

Mon village est situé à mille mètres d'altitude ; c'est un vieux village, mais, au matin, les maisons quoique frustes, sont gaies. Chaque façade porte sa galerie de bois, ajourée. En juin, des sureaux et des tilleuls en grand nombre leur font une cour délicieuse. Des cerisiers, en pleine floraison, secouent leur neige odorante. Les lilas sont en fleurs. C'est exquis.

L'une après l'autre, les portes s'ouvrent, laissant voir l'habitant, encore ensommeillé, qui considère le ciel et interroge les nuages. Ils sortent de la maison, ils se saluent d'un mot, d'un geste. Ils ont l'air satisfait. C'est dimanche. Rien ne presse. Dans le bas, la vigne vient bien, la « poussée » a été satisfaisante, les foins promettent. On peut se reposer en paisible conscience.

Le pintier balale devant *Le Raisin*, tandis que les jeunes gens conduisent à la fontaine voisine les vaches, génisses et chevaux pour les abreuver. D'ailleurs chacun s'efforce pour faire la toilette du village, les balais vont grand train devant les maisons maintenant réveillées ; les filles, en jupon court, les yeux encore gros de sommeil, s'évertuent à nettoyer rapidement ; des cheminées, la fumée s'élève, bien droite, annonçant au loin que, sur le potager moderne, le lait commence à moutonner, tandis que, goutte à goutte, l'eau s'écoule dans la cafetière. On déjeune à la hâte, on « relave », on met en train le quartier

de viande dominical et le plat de légume traditionnel. La « première » sonne au temple. Déjà les hommes ont fait leur barbe et bougonnent en s'habillant, les femmes s'impaticient et les filles geignent. Mais le temps se passe à chercher et à courir ; la « seconde » sonne maintenant. Il faut se dépêcher et s'expédier. Ce diable de Moret, le marguiller, a sans doute devancé l'heure. Ding... don... ding... don... La « troisième » sonne, les fidèles vont au temple.

* * *

M. le pasteur a fait un beau sermon, un peu sévère, et si les vieux approuvent, les garçons — peu nombreux — et les filles font la moue. Mais au fond, la théologie du pasteur ne les gêne guère. Elle ne les empêchera pas de danser chez la tante Emilie, au *Raisin*, ni de s'égarter le soir, dans les sentiers. Regardez-le, ce sentier, ce délicieux sentier qui, du bas du village, à travers une prairie, descend jusqu'au ravin, d'où monte un clair murmure. Le ruisseau aux légers clapots s'égoutte sur un lit de cailloux. C'est le sentier des Amoureux. Ainsi le baptisèrent, jadis — il y a longtemps, longtemps — les grand'pères et les grand'mères. Et le nom lui est resté. Ce nom lui restera.

Mais au logis la ménagère tempête : « Ah ! ces hommes ! » Au lieu de rentrer pour dîner, ils se sont arrêtés sur la place, devant le pilier public, pour causer. Enfin, ils se décident à aller se mettre à table.

Et maintenant, comme digestion, les mamans « cottergent » ou vont faire un bout de causette chez la voisine. Les papas, fatigués d'une semaine de dur labeur, font un somme ; les garçons, par groupes, sur la place, causent en riant parfois aux éclats ; les filles, aussi en groupes, regardent les passants, les gens en séjour dans le village ou la station voisine.

Parfois passe un char, une voiture, une auto. Et c'est un sujet de rires et de quolibets ; il faut bien s'égayer un peu, les distractions sont rares au village. Mais l'après-midi s'écoule, rapide, le « goûter » y pratique une coupure agréable. On « goûte » calmement, posément, copieusement. La mère a mis sur la table, avec le beurre, un pot de confiture ; peut-être même la veille a-t-elle cuit au four banal un ou deux gâteaux appétissants. On se régale, on se « revoit ». Puis de rechef les hommes vont gouverner, le crépuscule s'étend et la soirée, la fraîche soirée, propice aux amoureux et aux chansons, tombe lentement sur le village, que le silence envahit.

Maintenant, par groupes, se tenant par la taille, les jeunes filles font les cent pas sur la grande route, ou vont sur le « Crêt ». Elles chantent : *Salut ! Glaciers sublimes ! ou Petite fleur*, ou encore *Joli Mai*. Et les garçons suivent et...

Mais moi, voyant cette jeunesse si heureuse, un sentiment de tristesse indéfini m'envahit, et, comme je ne suis plus d'âge à courir la pretendante, je vais me coucher en disant : « Bonne nuit, bras-gens ! »

C. P.-V.

Pour faire beau voir. — Deux petites filles sortent de la distribution des prix : l'une, chargée de couronnes, l'autre les mains vides.

Arrivée à la porte de sortie, celle-ci, se tournant vers sa compagne :

— Prête-m'en une... pour dans la rue !



LÉ FEILLE DU VELAR

(Patois de la Maurienne.)

Lo monsu de la vela
Que voulon se mariâ
S'in von trovâ lé feille,
Hola, la deridera !
S'in von trovâ lé feille,
Lé feille du Velar.

Eh don ! bonzour, lé feille,
Lé feille du Velar.
Eh don ! bonzour, lé feille :
Vollié-vo-vo mariâ ?

Vo n'ête pas pro bravo,
Pas pro ben ajustâ.

S'intornon à la vela
Po se fare ajustâ.
Pre non lour cravai, blance
Lo solars matherâ¹.
S'intornon trovâ lé feille,
Lé feille du Velar.

No venin de la vela
Pe no fare ajustâ;
No venin de la vela :
Vollié-vo vo maria ?

Lo prenon à cou de piére
Pe la comba du Velar;
S'aveton² l'euna l'autra,
Se betton à pleurâ.

Et te que n'in é la causa
Que de ne si pas mariâ !³

LA SEPA DAI FÉNÉSONS

Lè tsaropès, qu'amont lo tsaud dão lhî et que lâi se pliésont, lo matin, tantqui que lo sélao aussè marqué on quart dè dzornâ, sariont dâi galés lutsus s'on lè mettai à la faulk tandi lè fénésons et qu'on lè⁴ fassè châota frou à trâi z'hâorès dão matin po traci, lo fâotsi su l'épaula, mettrè bas on tsamp d'esparselte, áo raza on prâ dè fénasse et dè pâi dè tsin, iô faut molâ à tot momeint po bailli on pou dè mordeint à la faulk. Et pi n'est pas tot què dè scy ! s'on laissé ài fennè le soin dè dézandânâ et de ratelâ, ye faut, on iadzo que la rozâ est bas, détsirenâ, eintsapliâ, amœllâ, appliyi, tserdzi et détserdzi. Quand fâ bio, va bin; mà lè dzo ont on rero bet, kâ n'est pas râ dè reveni à l'hotô avoué on berrot dè fein contré lè n'hâorès dâ la né, que ma fâi on est dâi iadzo rudo mafî. Assebin, po lâi

¹ Les souliers cirés.

² Elles se regardent.

³ C'est toi qui en es la cause, si je ne suis pas mariée.

poâi teni, faut avâi dè quiet se rappoyi lè coûtes et faut pas être ébâyi s'on fâ tant dè elliao repê; lè n'hâorës; la goutâ à midzo; lo mareindon à 4 hâorës et la soupa lo né, sein comptâ la barelletta que ne fâ qu'allâ et veni tot lo dzo, po rebailli dè l'acquouet et po dessâti lè dierdiettes.

Et pi n'est pas lo tot d'avâi prâo butin po sè garni lo pétro, faut que cein séyé dâo bon, kâ on ne sè rappouyé pas lè têtels avoué dâ la soupa crebliaie â bin on où dè jambon tot peliet.

Sami à la Gritte, qu'avâi on prâo grand trein, ne passâv pas et ni sa fenna po attaisi lè tsins avoué dâi sâocessés, et lè z'ovrai sè pliegnont dè ne pas être prâo bin nourrâi. C'étai surtolt la soupa que ne lâo z'allâv pas; ne lâi avâi pas prâo d'épais et cein ne lâo seimblâv què dâ la gadrouille.

Onna né que l'aviont z'u na forta vouarba et que l'aviont reduit onna dizanna dè tsai dè fein, furont benêse quand on lè criâ po soupâ, kâ l'eftiont rein-dus et affautis. Assebin quand on apportâ la grossa terrina dè soupa, Isacon sè préparâ à lâi férè hon-neu; mâ quand cè que lo premi la potse, vollie brassâ et que viront qu'on arâi quasu pu la mettrâ ein botolhie, ion dâi zovrâi, on farceu, qu'avâi ein-viâ dè férè botsi cè commerce, recoussè sè mandzès, monte tot drâi su lo bane, sè cratché su lè mans et fâ état dè z'embriyi.

— Mâ que fâ-tou, Dâvi ? lâi fâ Sami, lo patron. Es-tou fô?

— Eh bin, noutron maîtrè, repond Dâvi, vu pliondzi po vairé se y'a oquî à fond dè la terrine !

Vo dussa peinsâ se lè z'autro ont rizu dè clia par-rarda. Sami et sa fenna ont coudi riîre assebin; mâ on bocon dzauno. L'ont comprâi l'afférè et du adon cein est mi z'allâ.

Simple oubli. — Un laitier apporte un matin sa ration de lait accoutumée à une cuisinière qui demeure stupéfaite en voyant qu'on ne lui avait servi que de l'eau claire.

— Dites donc, laitier, mais c'est de l'eau que vous me donnez-là !...

Le laitier se penche pour vérifier le fait, et s'écrie avec naïveté :

— Ah ! sapristi ! on a oublié d'y mettre le lait !

Sur le terrain. — M. *** est chargé, en qualité de témoin, de régler les préparatifs d'un duel.

— Avant tout, dit-il, la loyauté la plus élémentaire exige que les adversaires soient placés à égale dis-tance l'un de l'autre.

A PROPOS D'ARMOIRIES

Nous nous excusons auprès de l'aimable signataire de la lettre ci-dessous d'une publication aussi tardive. Cette lettre, datée du 8 mai, s'était glissée dans les plis d'un journal où nous venions seulement de la trouver. Ce retard, bien involontaire, n'enlève heureusement rien à l'intérêt de ces lignes.

L'EST toujours avec plaisir que je lis les articles historiques publiés par le *Conteur*; j'applaudis aux efforts qu'il fait pour rendre vraiment populaires nos armoiries communales.

Vous ne m'en voudrez donc pas si je relève une erreur dans la notice, publiée le 1^{er} mai, sur les armes de l'Abbaye. L'auteur, après les avoir décrites, me fait dire que ces armes seraient celles de la famille de Pont ! Il s'est basé pour cela sur un passage de l'étude que je fis paraître en 1896 dans la *Revue historique*. A la vérité, p. 21, on y lit ceci : « l'Abbaye s'est vu octroyer les armes de la famille de Pont ! » seulement, je faisais allusion à un écu de gueules à la bande d'or chargée d'un lion passant d'azur, qui, au tir cantonal de Payerne, était censé représenter la commune de l'Abbaye.

En 1896, je ne connaissais pas les armes que blasonne votre collaborateur. Cet hiver, on m'en a communiqué un croquis, d'après celles qui sont gravées sur les châsses. Un examen attentif permet d'y reconnaître une tête d'ours (non de tau-reau), vue de face; de plus la bande est chargée, non de mouchetures d'hermine, mais des trois coquilles des Grandson, qui, jusqu'au milieu du treizième siècle posséderent l'avouerie du couvent.

Monsieur le pasteur de l'Abbaye pourrait vous communiquer une lettre que je lui écrivis à ce sujet.

Permettez-moi encore d'ajouter quelques lignes relatives aux armoiries de Baulmes.

L'auteur estime qu'on a eu raison de transformer le sautoir de gueules en un sautoir d'argent, pour éviter d'avoir couleur sur couleur.

Je regrette de n'être pas d'accord avec lui. En effet en blason, comme en tout, il faut considérer non ce qui devrait être, mais ce qui est; or les anciens documents portent tous le sautoir de gueules. Parmi ces documents, j'estime que celui représenté par l'enseigne de l'auberge communale a sa valeur comme un autre. En outre on peut citer nombre d'exceptions à la règle héraldique qui interdit couleur sur couleur et métal sur métal. J'en citerai une : plusieurs pavois et bannières provenant du butin de Grandson sont d'azur au sautoir de gueules. Je cite cette exception, car je crois que le voisinage de la Bourgogne n'a pas été sans influence sur le choix des armes de Baulmes.

André Kohler.

LA VIE A BON COMPTE

Notre lecteur de Langnau nous adresse la lettre que voici :

Dans un vieil *Anzeiger* trouvé entre deux feuillets d'un registre des mariages de 1785 d'une commune de l'Emmenthal, je trouve les cotations suivantes relatives aux prix de la viande :

Tarif des viandes

De la Saint-Martin 1784 jusqu'à Pâques 1785.

| | |
|---|------------|
| Viande de mouton, au local de vente, | 7 ½ kreuz. |
| Viande de mouton, à l'abattoir, la meilleure à | 7 kreuz. |
| Viande de bœuf, au local de vente, la meilleure à | 6 kreuz. |
| Viande de bœuf, à l'abattoir, la meilleure à | 5 ½ kreuz. |
| DU 1 ^{er} février 1785 jusqu'à Pâques 1785 : | |

Même tarif.

Beurre, le « Pfund » de 14 à 15 kreuz.

Les caves ouvertes sont au nombre de 163 et le vin vaut de 2 batz à 8 batz le pot (die Mass).

Ces prix sont probablement ceux du « Pfund » bernois de 500 grammes. Sauf erreur, le kreux valait 3 c. et le batz 15 centimes.

* * *

Au revers de l'annonce ci-dessus, je lis, en texte français :

« La boucherie d'Avenche, sera exposée en nouvelle mise d'admodiation, sur la Maison-de-Ville au dit lieu, le Jeudi 3 Mars prochain, environ les 9 heures du matin, pour la desservir à Pâques, suivant le Conseil, réservant outre les autres conditions de ne l'accorder qu'à celui qu'il trouvera mieux en état de s'en acquitter. »

MISE AU POINT

Mon cher *Conteur*,

Une coquille qui s'est glissée dans le dernier numéro me force à intervenir. Ce n'est pas le *Berner Tagwacht* que lisait le maréchal de Poirel, mais bien le *Berner Tagblatt*. Il est nécessaire de faire cette distinction, parce que Malboult, qui venait de prendre connaissance du *Droit du Peuple*, pouvait se dispenser, comme d'une chose superflue, d'avaler la prose de M. Grimm, tandis que celle de l'organe des conservateurs bernois était susceptible de l'é-difier et de satisfaire son goût de politique comparée.

J. de la C.

C'est comme ça ! — M. *** cherche une maison de campagne à louer dans la banlieue.

— Est-ce que l'air est sain dans votre localité ? demande-t-il à un indigène.

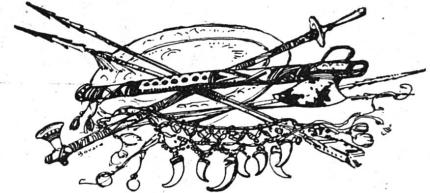
Tout ce qu'il y a de meilleur, monsieur. Chez nous, on devient centenaire en un rien de temps.

Cruel. — Mme X n'est plus de la première jeunesse. Elle a cependant conservé certaines habitudes de coquetterie. Comme elle rendait visite à une de ses amies, elle lui dit en minaudant :

— Croiriez-vous que, ce matin, mon coiffeur a mis trois quarts d'heure à me crêper les cheveux ?

L'amie implacable :

— Ne pourriez-vous aller vous promener pendant ce temps-là ?



LES MACHINES INFERNALES

A l'occasion de l'article de M. L. Mogeon, que nous avons publié l'autre semaine, un de nos lecteurs nous adresse les lignes que voici :

Il premier consul Bonaparte n'est pas le seul qui ait été l'objet d'un attentat criminel au moyen d'engins explosifs plus ou moins adroitement installés. Nous rappellerons que le roi Louis-Philippe et Napoléon III eurent aussi l'honneur, assez peu enviable, du reste, d'essuyer le feu meurtrier de machines dites infernales, et n'échappèrent que par miracle à ces tentatives scélérates. Parlons d'abord du premier cas.

Le 28 juillet 1835 devait avoir lieu à Paris une revue des gardes nationales de la Seine et de la garnison de Paris. Les légions de la garde nationale et les corps de la garnison s'alignèrent sur les boulevards et les Champs-Elysées. Dix régiments de ligne et d'infanterie légère occupaient un côté des boulevards depuis la Madeleine jusqu'au boulevard St-Denis. De l'artillerie et de la cavalerie étaient aux Champs-Elysées et sur divers points des boulevards.

Louis-Philippe, accompagné de ses trois fils, les ducs d'Orléans, de Nemours et de Joinville, était suivi d'un nombreux et brillant cortège. Vers midi et demi on arrivait au boulevard du Temple. Une foule énorme encombrait les contre-allées du boulevard. Soudain, à la hauteur du n° 50, retentit une explosion assez semblable à un feu de peloton mal exécuté. Un grand vide se fit autour du roi; des cris de souffrance et d'horreur se font entendre; la chaussée est couverte de sang, de morts, de blessés, de chevaux gisants auprès de leurs cavaliers. Sur la contre-allée, la mitraille avait fait de nombreuses victimes parmi les curieux. Le roi et ses fils étaient saufs. Quarante-deux personnes avaient été atteintes dont dix-neuf mortellement.

L'engin meurtrier avait été installé derrière les personnes d'une chambre au premier étage de la maison portant le n° 50. Il consistait en un bâti de bois de chêne sur lequel on avait fixé vingt-cinq canons de fusil. Plusieurs avaient été déchirés au moment de l'explosion et avaient blessé l'un des assassins. Ceux-ci ne tardèrent pas à être arrêtés; ils s'appelaient Fieschi, Morey et Pepin. Tous trois furent guillotinés le 19 février 1836 à la barrière St Jacques.

* * *

L'attentat contre Napoléon III, dans la soirée du 14 janvier 1858, eut des effets encore plus déplorables que le précédent. 156 personnes furent atteintes et le chiffre total des blessures s'élevait à 511. Au nombre des victimes on signalait 21 femmes, 11 enfants, 13 lanciers, 11 gardes de Paris et 31 agents ou préposés de la préfecture de police. Tous les chevaux de l'escorte avaient été touchés sauf quatre de l'avant-garde et de l'arrière-garde.

L'empereur, accompagné de l'impératrice et du général Roguet, se rendait à l'Opéra. La voiture allait s'engager dans l'entrée principale, précédée et suivie d'une escorte de lanciers, lorsqu'une explosion semblable à un coup de canon éclata en avant du véhicule, éteignant tous les becs de gaz. Les chevaux de l'escorte bondirent effarés autour de la voiture.

Dix secondes plus tard, une nouvelle explosion retentit, criblant hommes et chevaux d'éclats de métal, et peu après un troisième projectile éclatait, mitraillant tout ce qui se trouvait à proximité et achevant de répandre le désordre, la terreur et la mort.

Les chevaux de la voiture impériale, gravement blessés, vinrent s'abattre vers le passage réservé, brisant le timon dans leur agonie.

Napoléon descendit de voiture, la figure calme, l'impératrice le suivit. Ils n'avaient aucune blessure, les régicides avaient manqué leur coup.